

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 JUIN 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Chronique québécoise, par Ellène. — A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat. — Le couronnement de Nicolas II, par Hugues Le Roux. — La cathédrale de l'Assomption. — Poésie : Les lilas blancs, par Armand Sylvestre. — Le petit patriote, par Alphonse Gingras. — Un visiteur distingué. — Le *Royal William*, par Benjamin Sulte. — Chronique européenne, par Rodolphe Brunet. — Grotte de Notre-Dame de Lourdes. — Notes et impressions. — Remerciements, par Ribon. — Petite poste en famille. — Les harangues de Napoléon Ier. — Au bal, par Kick. — L'art culinaire. — Le cycliste distrait (comique). — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilletons : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Moscou : Le couronnement du tsar : Entrée solennelle du tsar sous la porte sainte, au Kremlin ; Halte des souverains à la chapelle de Notre-Dame d'Ibérie ; Réception des souverains à la gare ; Le tsar couronnant l'impératrice ; La bénédiction du drapeau de l'empire ; Le train de l'empereur se rendant à Moscou : la voie ferrée gardée par la troupe ; Illumination du Kremlin. — Les insignes impériaux : Ordre de Sainte-Catherine ; Ordre de l'Aigle-Blanc ; Type de pope russe. — Portrait du R. P. Captier.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



L'ALMANACH nous annonce que l'été fera son début le 21^e de ce mois, et qu'à partir du lendemain les jours commenceront à décroître, de très peu, il est vrai, mais ce mot "décroître" comporte une idée triste qui semble en désaccord avec l'appellation de la saison si brillante et productive qu'un poète a dit que c'était la siri-

lité de l'année.

Et le printemps a été triste, froid, les feuilles sont sorties plus tard que d'habitude, les fleurs nouvelles ne se sont montrées qu'en frissonnant sous le vent du nord. Maigre printemps !

Les cultivateurs regardent chaque jour, avec inquiétude, le coucher du soleil, se demandant ce que le lendemain apportera, du froid encore, de la pluie, du vent ou du chaud.

La récolte sera-t-elle bonne et, si elle est satisfaisante, comment se vendra-t-elle ? Si elle réussit partout, mauvaise affaire, car il y aura encombrement de produits et les prix baisseront ; si elle est pauvre, triste aventure encore, de sorte que l'habitant ne comprendra jamais ce que le poète avait dans la tête quand il disait, d'un air si convaincu, que le cultivateur serait trop heureux s'il connaissait son bonheur.

Car le cultivateur, pas plus que l'avocat, le médecin, le commerçant, l'artisan, le journalier, ne connaît son bonheur, et, devant cette unanimité de sentiments, il faut conclure que tout le monde est heureux sans le savoir—ce qui équivaut à ne pas être heureux du tout.

Après tout, il n'y a peut-être d'heureux que les malheureux, les "quéteurs" qui n'ont aucun souci et qui vivent des autres.

*** Et c'est à l'approche des beaux jours promis que Mlle Marie Parrot a failli mourir à l'aurore de sa jeunesse.

Pauvre Marie Parrot !

Vous avez sans doute lu l'aventure tragique dont elle fut l'héroïne involontaire, mais elle mérite d'être citée encore.

Voici comment la raconte un confrère québécois ;

Un commencement d'incendie qui aurait pu avoir des conséquences fatales s'est déclaré hier, rue St-***. Les pompiers appelés par l'alarme s'y rendirent en toute hâte. Une fumée épaisse sortait par la porte et les fenêtres. En forçant la porte, qui était fermée à clef, les pompiers durent retraiter, un moment, devant la fumée qui les suffoquait. Mais des gémissements s'étant fait entendre à l'intérieur, les courageux pompiers n'hésitèrent plus un instant et arrivèrent juste à temps pour sauver une jeune fille, Mlle Marie Parrot, qui était déjà suffoquée et ne pouvait sortir. Au grand air, elle reprit bientôt ses sens. Le feu qui s'était déclaré dans des morceaux de bois dans la cuisine fut éteint au moyen de seaux d'eau.

Rien de bien extraordinaire, à première vue, dans ce petit compte-rendu. Un incendie, des pompiers courageux—ils le sont tous et toujours—une jeune fille suffoquée, ce qui donne une pointe d'émotion ; elle est jolie sans doute, un brave garçon la sauve, c'est charmant ; si le pompier est célibataire et la jolie fille libre de son cœur et de sa main, l'amour suit de près la reconnaissance et voilà tout un petit roman bâti en un instant qui se terminera bientôt devant monsieur le curé.

C'est très joli, mais voici que l'on apprend que l'histoire a été singulièrement transformée par le reporter qui l'avait lue dans un journal anglais de la veille.

Le confrère anglais, en peine de nouvelles et en veine d'imagination avait tiré parti d'un commencement d'incendie, sans importance et sans intérêt, en en faisant une petite scène émouvante dans laquelle il faisait figurer Miss Mary Parrot, avec force détails.

Le mal est que le brave garçon, en traduisant la chose, a oublié que "Mary Parrot" désigne un "perroquet," en style familier anglais et qu'il a cru avoir affaire à un spécimen bipède et sans plume.

Ce qui n'empêche pas que nombre de journaux français ont reproduit la nouvelle avec le plus grand sérieux.

*** J'avais toujours été sous l'impression—et je crois que nombre de personnes partageaient cette opinion—que quand un prisonnier était condamné aux travaux forcés, cette sentence avait pour but d'infliger au détenu une punition plus dure que celle de l'emprisonnement simple.

Il paraît que ce n'est pas cela du tout—à Londres.

Un juge—le juge Gibson—a déclaré dernièrement en cour que la seule différence entre les travaux forcés et l'emprisonnement ordinaire était que, dans le premier cas, le prisonnier recevait une meilleure nourriture tout en faisant la même somme et le même genre d'ouvrage.

Il s'agissait d'un accusé qui, tout en étant reconnu coupable, méritait quelque sympathie, et le savant magistrat, qui savait à quoi s'en tenir sur le régime des prisons, dit en prononçant la sentence : "Je n'ai

pas besoin d'ajouter que, parfois, il vaut mieux, comme dans le cas soumis à la cour, et dans l'intérêt du prisonnier lui-même, il vaut mieux le condamner aux travaux forcés."

D'où il résulte que la plupart des gens convaincus de culpabilité devant dame Justice, supplieront le juge de les condamner aux travaux forcés.

La loi a d'étranges conséquences !

*** Un renseignement qui intéresse nos cultivateurs :

Le vice-consul anglais de Copenhague dit que l'importation du beurre danois en Angleterre a augmenté de vingt millions de livres, en 1894.

Ceci prouve que malgré la concurrence de tous les autres pays le Danemark tient le premier rang, sur le marché anglais, sauf pour le beurre de qualité extra pour lequel la France tient encore la palme.

L'augmentation énorme de l'exportation danoise est due au bon marché de la nourriture des vaches.

Depuis quelques années le seigle et l'orge de la mer Noire ont été à si bas prix que les éleveurs danois en ont importé de grandes quantités pour nourrir leurs animaux.

D'un autre côté, les producteurs se plaignent de la dépression du prix du beurre et, chaque année, ils demandent à la science de nouveaux moyens pour fabriquer à meilleur marché.

Le Canada doit travailler sans cesse pour lutter contre les Danois.

*** Le journalisme canadien vient d'être douloureusement éprouvé.

Un des plus vaillants du monde de la plume, H.-D. Têtu, est mort la semaine dernière, à l'âge où il pouvait espérer bientôt recueillir le fruit de onze ans de travail et de lutte.

En apprenant cette triste nouvelle, ceux qui n'avaient pas vu notre excellent confrère depuis un an ou deux ont été tristement surpris, mais c'est justement pendant ce laps de temps que le mal qui le minait a fait de si rapides progrès que la guérison était devenue impossible. Et puis, cette maladie, la phthisie, à laquelle les savants cherchent un remède depuis si longtemps, est presque toujours incurable.

Il aurait fallu à ce vaillant, à cet infatigable travailleur, un climat plus tempéré, un air plus doux, du soleil, beaucoup de soleil et du repos, mais les nécessités de la vie le retenaient au sol natal, il lui fallait toujours penser au présent, remettant à Dieu l'avenir de ceux qu'il allait laisser, et travailler jusqu'au bout.

C'est la politique qui l'a tué, la politique, nouveau Minotaure qui se nourrit de chair humaine, la politique qui attire dans son dédale tant de jeunes gens, forts et à l'âme ardente, et les laisse mourir de faim ou les étouffe dans ses embrassements enfiévrés.

Il avait tout donné à cette maîtresse au cœur de marbre, son talent, ses forces, sa santé, et c'est un corps épuisé qu'elle a rejeté après en avoir pris toute la sève et la jeunesse.

Que de fois l'ai-je vu, au lendemain d'une campagne électorale, abattu, éreinté, vanné, sans souffle, après avoir vécu de fièvre pendant deux mois, parcouru les campagnes par des temps et des chemins affreux, mangé à la diable, dormi en voiture, après avoir parlé dans le comté, les réunions, puis allant chez l'un chez l'autre, semant ses convictions, discutant, expliquant, se dévouant à sa cause et retombant enfin chez lui anémique, l'estomac délabré, les jambes faibles et les pommettes des joues rouges, de ce rouge qui décèle la souffrance sur un masque maigre...

Parfois aussi, le triomphe—d'un autre, toujours—prolongeait un peu sa fièvre, il était alors d'une gaieté folle, d'enfant, si expansive, si vraie, que ses adversaires de la veille, oubliant leur défaite, admiraient sincèrement cette conviction profonde, cette ardeur du bon et loyal lutteur.

Un jour, après avoir travaillé des semaines durant, il revenait ainsi et, s'affalant dans un fauteuil :

—Ah ! mon cher ami, que de millions je viens de remuer, je n'ai eu que cela dans la bouche depuis un